

diant, conduis-moi, et je te récompenserai; ou plutôt je te pardonnerai!

Mais Jean-Georges ne l'écoutait plus; il avait vu s'agiter à cinquante pas de lui le feuillage qui bordait la forêt; et pendant qu'il prêtait l'oreille avec une anxieuse attention, il aperçut, sortant du bois, le père Kurthil, derrière lequel venait la veuve Wendel.

— Rends-toi, ou tu es mort! s'écria le vieux garde en ajustant le mendiant.

Celui-ci voulut alors se dégager de l'étreinte de Melzer; mais, malgré sa force d'héracule, il ne put s'arracher des mains du vieillard, qui se tenait convulsivement accroché à sa blouse. Le vagabond frappa le pauvre homme au visage avec une fureur inouïe; il le renversa et le foula sous ses pieds sans pouvoir lui faire lâcher prise. Pendant qu'il le meurtrissait ainsi, le malheureux vieillard lui criait d'une voix navrée :

— Tu as raison !... Si tu ne veux pas que j'aille mendiant avec toi, mieux vaudrait me tuer tout de suite que de me laisser mourir de faim. Frappe, frappe, Jean-Georges ! Débarrasse-moi de cette vie de misère. Achève-moi, achève-moi; et je te bénirai !

Le garde, qui n'avait qu'un fusil à un coup, n'osa faire feu dans la crainte de manquer le mendiant ou de blesser Melzer; mais il avançait toujours. Jean-Georges, comprenant bien qu'il n'avait plus une seconde à perdre, abandonna lestement sa blouse aux mains du vieillard et voulut se jeter dans le bois. Le père Kurthil l'ajusta, lentement, et tira. Le vagabond oscilla un instant et tomba à la renverse; le vieux garde et la Marannelé coururent à lui afin de s'assurer de la gravité de la blessure. Les traits chevrotines, fuisant, balle, lui avaient brisé les reins.

Pendant qu'ils se tenaient agenouillés près du blessé, Gaspard Melzer, le visage meurtri, sanglant, s'était traîné jusqu'à la veuve, et lui tendant sa casquette :

— Bonne âme charitable, murmura-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots, ayez compassion d'un pauvre vieillard qui se recommande à vos bontés !

La Marannelé se leva, et posant ses deux mains sur les épaules de Gaspard,

elle l'attira à elle et le regarda fixement.

— Est-ce que le Dieu juste aurait exaucé déjà ma prière ? s'écria-t-elle avec un sourire dont Melzer ne comprit pas le sens.

Mais aussitôt la voix de la veuve s'éteignit, sa face s'empourpra, les veines de son front se gonflèrent, puis son œil s'injecta de sang et une écume rougeâtre déborda de ses lèvres. Elle voulut faire un suprême effort pour articuler un dernier mot, pour montrer du doigt le ciel à Gaspard; ce fut en vain. Ses membres avaient cessé d'obéir à sa volonté, et elle tomba de toute sa hauteur aux pieds du vieillard, qui la regardait d'un air hébété, sans paraître avoir conscience de tout ce qui se passait autour de lui.

Le père Kurthil trempa le mouchoir de la Marannelé dans l'eau de l'ornière, et lui lava les tempes. La veuve rouvrit, lentement, les yeux. Mais l'âme enfermée dans sa prison de chair n'avait plus le pouvoir de faire mouvoir le corps; et quoiqu'elle eût conservé ses facultés, inaltérables, elle ne pouvait pas, plus, en faire usage que l'homme enchaîné ne peut agir librement. L'oreille n'entendait plus qu'un bourdonnement incessant, l'œil ne voyait plus qu'à travers un épais brouillard, les membres étaient inertes et glacés; la veuve Wendel, enfin, était paralysée.

XIX

LA PARALYTIQUE.

Le père Kurthil, qui était plutôt homme d'action que de conseil, ne savait comment se tirer d'affaire, lorsqu'il aperçut heureusement Jorgli et cinq ou six autres bûcherons, qui, la cognée sur l'épaule, se rendait à leur travail. Ces braves gens s'empressèrent de se mettre à la disposition du garde; ils coupèrent de longues branches de châtaigniers, qu'ils assemblèrent avec des liens de viorne, et construisirent en un instant deux civières sur lesquels ils couchèrent la Marannelé et le mendiant. Puis les chargeant sur leurs robustes épaules, ils prirent le chemin de Nordstetten. Derrière eux marchaient Kurthil et Jorgli, tenant chacun par un bras le vieux Melzer.